

Pierre Masson, *Les Sept Vies d'André Gide, Biographies d'un écrivain*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque gidienne », n° 2, 2016, 546 p.

Après plusieurs ouvrages devenus des classiques de la critique gidienne (*André Gide. Voyage et écriture*, ainsi que plusieurs études des *Faux-Monnayeurs*), après l'édition de multiples œuvres et correspondances de Gide, Pierre Masson paraît s'essayer à son tour, si l'on s'en tient, du moins, au sous-titre de son ouvrage, à l'exercice de la biographie. Son ouvrage se distingue pourtant de bien des manières des codes d'un genre dont l'actualité ne se dément pas au sein des études gidiennes : outre la somme en deux tomes publiée par Franck Lestringant en 2011 et 2012 (*André Gide l'inquisiteur*), est paru l'an dernier un petit volume consacré plus spécifiquement aux liens de Gide avec la Normandie : *Gide d'ici ou d'ailleurs*, de Philippe Priol.

Ici, le pluriel du sous-titre témoigne déjà du souci de Pierre Masson de ne pas enfermer Gide dans une lecture potentiellement réductive ou téléologique ; bien plus, cette pluralité se présente comme une intelligente réponse à la multiplicité des figures d'un écrivain qui s'est reconnu sous le signe de Protée. Si le nombre de ces itinéraires gidien (sept) fait malicieusement écho à la feinte superstition de l'écrivain (ainsi que le rappellent les épigraphes de l'ouvrage), leur répartition permet en fait de parcourir très habilement, de manière transversale comme complémentaire, l'œuvre aussi bien que la vie de l'écrivain. La progression entre ces différentes « vies » de Gide, loin de se présenter comme le reflet d'une hiérarchie qui valoriserait les préoccupations morales ou la spiritualité (sur lesquelles s'achèvent l'étude de Pierre Masson) au détriment du corps (qui constitue la première « vie » analysée), non seulement restitue la vision du monde d'un homme et d'un écrivain qui « jumel[le] une aspiration d'ordre mystique ou spirituel » à l'« ambition humaine » (p. 329), mais se présente aussi comme l'effeuillage progressif d'un palimpseste, offert au seul relecteur de l'œuvre.

Au sein de ces « biographies », qui sont autant de stimulantes relectures des écrits de Gide, les premières sont sans doute les plus attendues. Consacrée à « la vie du corps », la « biographie » liminaire rappelle la manière progressive dont Gide a découvert son corps, ses

besoins, sa « loi » (p. 71), et le rôle déterminant joué par celui-ci dans la vie et l'écriture de son auteur, à l'image de la place occupée par cette section dans le volume. Le parcours chronologique généralement adopté par Pierre Masson, assorti du rapprochement entre expériences de vie et extraits fictionnels, permet de bien mettre en évidence évolutions et nuances dans ce rapport au corps : résistances, réticences, dédoublement, union apparaissent alors comme des traits de comportement autant que d'écriture. De ce point de vue, les remarques stylistiques qui ponctuent l'étude de Pierre Masson viennent enrichir mais aussi légitimer les rapprochements entre œuvres de fiction et œuvres personnelles, en soulignant les prolongements et échos respectifs, à l'image de l'analyse du fonctionnement des descriptions.

Surtout, le soin mis à problématiser chaque « vie » prémunit l'étude de ce qu'une simple biographie pourrait avoir de répétitif ou d'excessivement simplificateur, en même temps qu'il lui offre un véritable fil rouge : celui de la cohérence née et nourrie de paradoxes, inhérents à l'œuvre comme à la vie de Gide. À l'image du lien ambivalent entretenu avec le corps, une tension se manifeste chez Gide dans sa représentation mais aussi son expérience de l'amitié. La deuxième vie, consacrée au rapport de Gide « avec les autres », souligne en effet comment ce « professionnel de l'amitié » (p. 150), qui a fait dépendre sa vie comme son œuvre d'« autrui » (terme sur lequel s'achève, on s'en souvient, *Les Nourritures terrestres*), demeure cependant persuadé, comme il l'écrira dans *Thésée*, que « la constance d'une amitié nous retient ou nous tire en arrière » (cité p. 172). De même, tandis que Gide loue, dans ses œuvres comme dans son discours, la valeur du « bâtard », ses fictions mettent volontiers en scène la nostalgie d'une fraternité d'ailleurs fréquemment exprimée par l'auteur lui-même. Si ces tensions sont généralement bien connues, reste que leur mise en perspective et surtout leur étude à l'échelle de la vie entière de Gide leur offre une profondeur inédite.

Le rapport de Gide au voyage, assez longuement analysé dans la troisième « vie », n'échappe pas à cette même ambivalence : l'éloge et l'expérience du voyage ont pour corollaire les apories expérimentées par les voyageurs fictifs (Urien, Alissa dans *La Porte étroite*, Vincent dans *Les Faux-Monnayeurs* pour n'en citer que quelques-uns). Les tensions qui s'expriment dans les autres domaines fédèrent davantage œuvres

fictionnelles et expériences réelles. « La vie de famille » rappelle ainsi, au-delà de la célèbre formule des *Nourritures terrestres* à laquelle Gide est souvent réduit de ce point de vue (« Familles, je vous hais »), que l'écrivain « faisait grand cas de ses origines familiales » (p. 275). D'ailleurs, le choix de Pierre Masson de distinguer « la vie avec les autres » et « la vie de famille » a le mérite de problématiser la question du « lien », sans opposer schématiquement la « cellule familiale » à la féconde camaraderie. Plus loin, dans la « vie d'écrivain », qui apparaît pourtant *a priori* comme un hypéronyme à l'ensemble de l'ouvrage, Pierre Masson souligne la tension perceptible chez Gide entre la recherche explicite de « gloire » et l'impression simultanée d'un « sacerdoce » (p. 329) à accomplir, tension à laquelle fait écho l'ambivalence de sa réception, Gide apparaissant souvent comme « exemplaire et scandaleux » à la fois (p. 410).

Les deux dernières vies, consacrées respectivement à « la vie morale » et à « la vie spirituelle » viennent conclure ce parcours, d'un point de vue qui ressortit peut-être surtout à l'histoire des idées. Si Pierre Masson souligne, là encore, la « complexité gidiennne, située à mi-chemin entre le matérialisme d'un Martin du Gard et le mysticisme d'un Bernanos » (p. 526), on retiendra surtout la manière dont le cheminement chronologique met en évidence la profonde cohérence d'une pensée et d'une œuvre, au-delà des contradictions apparentes. Le critique se montre par exemple attentif à la manière dont Gide « retrouve », dans ses considérations sur la place de l'individu au sein de l'idéologie communiste, « le ton de ses premières réflexions » (p. 464), de même qu'il tire parti du rapprochement « à cinquante-six ans d'intervalle [...] [d'] un même passage de l'Évangile » (p. 467).

Si l'on ne saurait, en toute rigueur, reprocher à ce fin connaisseur des (inter)textes gidiens l'absence de certains travaux critiques plus récents, ou extérieurs à l'œuvre de Gide, c'est que le grand mérite de l'ouvrage de Pierre Masson est d'avoir su éviter les écueils d'un genre volontiers didactique et souvent excessivement explicatif. À une époque où l'écrivain se trouve volontiers « jugé » – ainsi que le montrent nombre de réactions face à sa présence au programme du baccalauréat littéraire – il importait, comme le rappelle d'ailleurs le critique lui-même au seuil de son étude, de ne pas « juger l'homme Gide » : « les critères moraux qu'on pourrait lui appliquer aujourd'hui ne correspondraient pas

forcément à ceux de son époque. » (p. 25). Au-delà d'une « biographie », cet ouvrage, qui combine habilement remarques de style, analyses des idées et étude littéraire des œuvres, se présente alors comme une stimulante relecture de l'œuvre de Gide, mais aussi comme un exemple sur les liens aussi profonds qu'ambivalents qu'un écrivain peut cultiver entre sa vie et son œuvre. Loin de la célèbre posture wildienne (« J'ai mis tout mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres. » aurait dit l'écrivain irlandais à Gide), c'est une féconde dialectique qui lie l'un et l'autre, chez Gide, comme dans l'ouvrage de Pierre Masson.

Stéphanie Bertrand

*

Carmen Saggiomo, *La Fortuna italiana delle Caves du Vatican di André Gide*, préface de Pierre Masson, Rome, Aracne, 2015, 210 p.

Carmen Saggiomo publie ce beau volume consacré à la présence des *Caves du Vatican* de Gide dans la culture italienne. Suivant la chronologie, Carmen Saggiomo essaye de restituer une vision globale de la réception critique, des études universitaires, de la traduction et, plus généralement, de l'influence de cette œuvre capitale de Gide en Italie, depuis les années 20 jusqu'à nos jours. La sotie gidienne suscite une pluralité de lectures et de réactions; c'est pour Saggiomo l'occasion de mener une analyse très approfondie et bien documentée de la réception italienne de cet ouvrage et, plus largement, une analyse des attitudes des intellectuels italiens face à la figure protéiforme de Gide.

À titre préliminaire, Saggiomo retrace le cadre de la réception de Gide et des premières traductions de ses œuvres en italien – la première étant *Le Prométhée mal enchainé*, en 1920. Une partie importante du volume est consacrée aux enjeux liés à la traduction des *Caves du Vatican* – notamment à partir de la question de l'intraduisible définition générique de « sotie » voulue par Gide. C'est toujours dans les années 20 que les